

# Quintessence

Journal Étudiant du Département d'Études Françaises – Automne 2019



Rédacteur en Chef : Maxime Batiot

Éditrices: Haneesha Bhoyroo et Rachel Green

Mise en page : Haneesha Bhoyroo

UNIVERSITY OF  
**WATERLOO**



# Table des Matières

WYP à l'Université de Waterloo-----	2
Convergence 2019-----	4
Aventure artistique, suite-----	6
Quelques Mêmes pour se divertir-----	9
Le mouvement « gilets jaunes » en France, reportage express de l'intérieur-----	10
Annonce-----	11
Au fond de mes pensées-----	13
La boîte de nuit...-----	16
La salle du sport-----	18
Épisodes de vie entrevus depuis la fenêtre de mon bureau à l'université-----	21
Mes aventures-----	23
Les Loyautés-----	24

# WYP à l'Université de Waterloo



En automne 2017, j'ai commencé à faire du yoga pendant l'heure du déjeuner, grâce à un programme gratuit pour les employés dans la faculté des arts. Je ne l'avais essayé qu'une ou deux fois avant cette première séance, alors j'étais vraiment débutante et même aujourd'hui, je me souviens très bien du malaise que j'avais ressenti en essayant les mouvements et les postures pour la première fois. Je crois que j'avais eu une réponse normale ; sortir de sa zone de confort est supposé être inquiétant au début. Quand même, il me semble un peu drôle maintenant que j'aie senti tant de stress en essayant une activité dont le but est, au contraire, de détendre. Trois ans plus tard, je ne retire que des bienfaits physiques et mentaux de cette activité. Il y en a trop pour discuter de tous ici, mais j'aimerais noter les trois qui me semblent les plus pertinents.

En premier lieu, venant d'un milieu de travail où je ne m'asseyais presque jamais, rester assise toute la journée dans mon poste actuel n'est pas super agréable pour le corps. Le Yoga était une très bonne façon donc de donner du repos à mon corps, mais en bougeant. Les mouvements sont doux, mais quand même, ça exige un changement dans la façon dont le corps se tient, dont le



# WYP à l'Université de Waterloo

sang coule, etc. Ce mouvement est rafraichissant et en rentrant d'un cours, on a gagné un peu plus d'énergie.

Une autre chose que j'aime bien à propos du yoga est le fait que cela peut aussi mener à des changements mentaux positifs. Pour moi, le fait de me concentrer exclusivement sur le mouvement du corps et la respiration est aussi une façon de donner du repos à mon cerveau en plein milieu de la journée. Pour moi, cette interruption dans le fil de ma pensée mène souvent à de nouvelles perspectives après le cours.

Finalement, je trouve qu'un gros bienfait de ce cours de yoga gratuit est le fait que cela aide à la formation d'une communauté sur le campus. Grâce au programme de Yoga, j'ai rencontré des collègues qui travaillent dans d'autres départements. J'adore cela, comme ça devient, pour moi, une très bonne façon de trouver de l'inspiration pour mieux faire mon travail.

Aujourd'hui, je continue de faire du yoga pendant la pause déjeuner. Par contre, le cours que je suis en ce moment s'appelle Workplace Yoga Program (WYP) et il est offert par le Staff Excellence Fund. C'est un cours ouvert à tous ceux qui travaillent dans l'administration à l'université, et je n'ai que des choses positives à dire à ce propos. L'instructeur est fantastique, en raison de ses années d'étude et de voyage qu'il a effectués pour approfondir ses connaissances sur le yoga. L'espace est aussi un des plus beaux et plus neufs sur campus (le foyer dans E7). Je suis très reconnaissante que l'institution où je travaille soit prête à dépenser de l'argent pour ce genre d'activité et j'espère qu'ils continueront de fournir ce genre d'avantage à leurs employés. Après des débuts modestes, je rêve maintenant du jour où j'aurai mon certificat et serai capable d'offrir un cours gratuitement à nos chers étudiants !



Depuis plusieurs années, le Département d'études françaises organise un colloque annuel étudiant intitulé Convergences. Ce colloque permet aux étudiants des cycles supérieurs de présenter leurs recherches et de rencontrer d'autres étudiants provenant d'ailleurs au Canada ou parfois d'institutions internationales.

Cette année, Convergences a eu lieu le vendredi 26 avril. Le thème, *L'authenticité*, fut une source d'inspiration pour plusieurs jeunes chercheurs. Sept communications ont été présentées par des étudiants de l'université Western, l'université de Guelph, l'université d'Ottawa, et bien sûr, l'université de Waterloo. Nous avons aussi accueilli une conférencière d'honneur, la professeure Dawn Cornelio de l'université de Guelph.

Dans l'ensemble, la journée fut un grand succès. Nous avons entendu de très belles communications et eu la chance de participer à des discussions enrichissantes et intéressantes.

Au nom du comité organisateur, nous souhaitons remercier tous ceux et celles qui ont contribué à cette journée fantastique!

Dominique Louër



# Convergences 2019



Le comité organisateur : (de gauche à droite) Élise Lepage, Dominique Louër, Sushma Dusowoth et James Mitchell



Sushma avec notre conférencière d'honneur, Dawn Cornelio



Le repas du midi à Grad House



James Mitchell, Élise Lepage et Sushma Dusowoth





# Aventure artistique, suite

Retournons au moment qui va conduire à une transformation inaltérable. J'ai interrompu l'histoire quand Lucille prenait sa première pose dans son rôle de modèle vivant devant une vingtaine d'adultes pour le cours d'art enseigné par une artiste, Jeanne, à son atelier, et on reprend...

Calée comme je l'étais dans le fauteuil avec mon bon thé chaud, j'étais ravi de me trouver à l'abri du mistral qui soufflait dehors. De l'autre côté de la fenêtre, j'observais un monde imprévisible et chaotique. Je n'aurais jamais pu imaginer un vent aussi violent au milieu d'une petite ville. Le mistral envahissait la rue un coup après l'autre, comme un ogre de qui il fallait se protéger ou se cacher jusqu'à ce que ça passe. Avec une force inattendue, le mistral faisait basculer les journaux du tabac et ils partaient dans toutes les directions, une femme a pris son petit chien dans ses bras pour le protéger et a repris son pas en vitesse, des mégots de cigarettes prenaient la forme et le mouvement d'un tourbillon dans un fossé... Mais, ici, je me sentais faire partie d'un monde à part. Un monde doux et apaisé, mais loin de l'ennui entouré comme je l'étais de couleurs, d'arts et d'une assemblée de personnes éclectiques. Le fauteuil n'était pas tout près de l'estrade, mais cela n'a pas empêché ma vue fantastique de Lucille. J'étais hypnotisée. Elle était complètement nue. Son corps était de couleur café, sans lait ni crème avec ses cheveux enveloppés dans une écharpe en soie, rose pâle. Elle était étalée sur une grande banquette couverte d'un drap blanc au centre de l'estrade. Le mur vert pâle derrière elle et le drap blanc contrastaient vivement avec elle et elle était éclatante. J'étudiais chaque partie de son corps quand j'ai remarqué qu'elle regardait le plafond. J'ai levé les yeux pour voir ce qui l'intéressait et c'était un plafond tout blanc. Un plafond très haut, mais tout blanc. Je me demandais si elle s'ennuyait là, toute seule sur la banquette, au milieu de tout le monde qui l'observait pendant qu'elle s'enfonçait les yeux dans le plafond terne. Il me paraissait que c'était un travail très difficile. Il ne fallait pas bouger. Il ne fallait pas respirer profondément. Il ne fallait pas bâiller ni soupirer. Il ne fallait pas tousser, éternuer ou se contracter. Il ne fallait pas penser à n'importe quoi parce que le visage peut trahir les pensées. Il ne fallait pas fermer les yeux non plus pour ne pas s'endormir. De plus, on ne peut pas savoir sur quel aspect du corps un étudiant va se concentrer, alors il ne faut pas enlever la possibilité des yeux. Il y avait tellement de choses auxquelles faire attention, c'était clair que ce n'était pas un travail de faible. Par contre, elle donnait l'impression que le travail ne lui demandait aucun effort. Que sa position et son immobilité étaient tout à fait naturelles. Je me demandais si les autres avaient la même impression que moi ; qu'elle nous permettait, même plus, qu'elle nous invitait à être témoin d'un moment pur et tranquille. Oui,



# Aventure artistique, suite

je vous révèle que cette séance, ce moment calme qui a permis d'apprécier la simplicité et la complexité du corps féminin de même que l'effort que le travail demande, a changé ma vie.

La séance a duré deux heures. Pendant ce temps, Lucille a changé de pose plusieurs fois. Elle a tenu des poses de cinq minutes, de dix minutes et de vingt minutes. La pose la plus longue était la dernière, une durée de trente minutes. J'admire que tout le long des deux heures, Jeanne avait vérifié que Lucille n'avait besoin de rien. À un moment vers la fin, Jeanne a sorti un autre chauffage et l'a placé à la droite de la banquette puisqu'il y avait déjà un chauffage sur le côté gauche. Je ne savais pas pourquoi elle faisait ça puisque Lucille n'avait rien dit. Mais au fait, j'ai tout de suite remarqué que ses mamelons étaient durs et se tenaient tout droits...forcément, c'est un travail plus intime que caissière au Macdo. Quelques minutes plus tard, la séance se terminait. Jeanne a remercié Lucille pour son travail et les élèves ont fait pareil. Lucille a sorti un peignoir de son sac, s'est couverte avec pendant qu'elle récupérait ses vêtements et elle est partie pour se rhabiller dans les toilettes. (Je peux vous dire qu'à ce moment, je n'avais rien compris. Pourquoi se rhabiller en se cachant dans les toilettes après avoir été nue pendant aussi longtemps devant autant de monde ? Surtout parce qu'elle s'était déshabillée devant tout le monde ! On était sorti boire un verre après, je ne me suis pas gênée pour lui poser la question.) En sortant des toilettes, il y avait quelques étudiants qui voulaient partager leurs travaux avec elle. Il y en avait qui voulaient lui montrer leurs tableaux d'elle. Il y en avait qui voulaient lui expliquer les raisons de leur interprétation. Elle était très polie et les a encouragés chacun. Une fois que l'atelier s'est vidé et qu'on s'est retrouvés que nous trois, on a bu un thé ensemble pour causer un peu. En gros, Jeanne voulait savoir si Lucille voulait le poste de modèle vivant pour ce cours d'art en particulier. Lucille avait adoré l'ambiance de l'atelier, l'assemblée des personnes et le rythme du cours, alors c'était un grand *oui* de sa part. Elles se sont mises d'accord pour l'engagement, ont bien vu aux détails et se sont serré les mains. Lucille était engagée ! On est sortis pour un verre ensemble. Il fallait fêter son nouvel emploi !

Après qu'on a bu un verre de rosé, pendant lequel j'ai pu partager mes impressions et mon admiration pour elle, je lui ai posé ma question : pourquoi se rhabiller en se cachant dans les toilettes après avoir été nue pendant aussi longtemps devant autant de monde ? Elle a rigolé et m'a répondu que pour se déshabiller elle peut tout enlever assez facilement et rapidement. POUF à poil ! Mais au contraire, pour se rhabiller, elle avait besoin





## Aventure artistique, suite

d'un peu de temps pour enfile une chose après une autre pour se remettre comme il faut avant de se présenter de nouveau au monde à l'extérieur de l'atelier. Une raison qui se comprend complètement et, en réfléchissant, était assez évidente. En buvant nos deuxième verres, Lucille a craché le morceau. Elle a admis qu'elle avait voulu que je l'accompagne pour me donner l'occasion d'assister à une séance. Elle m'a expliqué qu'elle avait répondu à une demande de modèle vivant pour un autre artiste, mais qu'elle n'avait plus le temps avec les heures des séances de Jeanne. À la place de lâcher l'affaire, elle m'a demandé si c'est un travail qui m'intéresserait et si j'oserais essayer. Elle m'en a parlé pendant une dizaine de minutes et a insisté sur le fait qu'elle pensait que j'adorerais l'expérience et le travail. Je ne sais pas pourquoi elle a autant insisté, j'étais très intéressé dès le départ ! J'ai cédé et elle m'a donné le numéro de téléphone, l'adresse et le nom de l'autre artiste. Nous allons l'appeler Pierre Carot.

Le lendemain, j'ai appelé Pierre et lui ai expliqué le tout et il m'a donné rendez-vous pour l'après-midi même. Je vous demande de vous rappeler que tout ça, c'est bien avant les jours de Waze et Googlemaps et le reste. Alors, c'était moi et mes directions écrites que j'avais trouvées sur l'internet. Après avoir passé sa porte quatre fois, j'ai trouvé la bonne adresse et sonné. (N'oubliez pas que c'est hyper compliqué parfois de se trouver au bon endroit avec les adresses françaises et les bâtiments construits avant l'année 1900.) Un homme m'a répondu par le haut-parleur et m'a donné l'étage et le numéro d'appartement. Encore, ce n'était pas donné puisque c'était un système ancien et j'avais à peine compris. Je me suis rendu au troisième étage et c'était bien le bon endroit, finalement ! Un grand homme maigre, presque deux mètres faciles, avec une tête pleine de cheveux argentés, a ouvert la porte. Il était très gentil et m'a fait la bise. Cependant, j'ai été choquée à mort et mon sang s'est refroidi quand il a ouvert la porte plus grande. J'ai vu une salle pleine de personnes assises chacune devant des tableaux et une estrade vide au centre.



# Quelques Mèmes pour se divertir

quand tu réalises que tu as dit  
"bonjour" alors qu'il est l'heure  
de dire "bonsoir"



Par Maxime Batiot

Étudiant en deuxième cycle

\*Quand il y a un brunch au département de  
français\*

Les étudiants:



Par Anushka

Étudiante en premier cycle

Personne:

L'abeille: bzzzzzz

Nicole à la rescousse:



Par Anushka

Étudiante en premier cycle

## Le mouvement « gilets jaunes » en France, reportage express de l'intérieur

Retourné sur la terre de mes ancêtres à l'occasion de fêtes d'hiver j'ai pu constater de visu la forme que pouvait prendre le mouvement lorsqu'il touchait une petite ville, loin de l'agitation de la capitale.

Si on veut pouvoir se targuer de faire du journalisme d'investigation, alors celui-ci doit s'effectuer au plus près du terrain.

Alpagué dans un rond-point, au volant de l'automobile parentale et au retour d'une soirée existentialiste, je me prêtais de bon cœur au jeu du débat politique alors que le soleil s'apprêtait à se lever et que les employés de la grande surface convergeaient pour prendre leur poste.

C'est une expérience étonnante que d'aller à la rencontre des « gilets jaunes » dans l'exercice de leur protestation après avoir passé des mois de l'autre côté de l'Atlantique, quand je ne bénéficiais du récit de leurs exploits que grâce à la magie des internets.

J'appris d'abord que la symbolique du gilet jaune visait à signifier la détresse dans laquelle les petites gens se trouvaient. Mettons, ça fait sens, je m'en voulus un petit peu de ne pas m'être figuré ça plus tôt.

Ce que je pus noter en rencontrant les acteurs du mouvement populaire, c'est combien ceux-ci avaient l'esprit de sacrifice. Ils étaient prêts à donner de leur temps sans compter. Ils étaient deux dizaines à faire nuit blanche un vendredi pour s'assurer que leur blocage du rond-point et du supermarché ait bien lieu le samedi, après avoir pour beaucoup, durement travaillé toute la semaine. Certains se rendirent même à leur travail dans la journée du samedi après une nuit sans sommeil, passée à entretenir le feu de palettes et à tenter de convaincre le quidam insouciant passant par là.

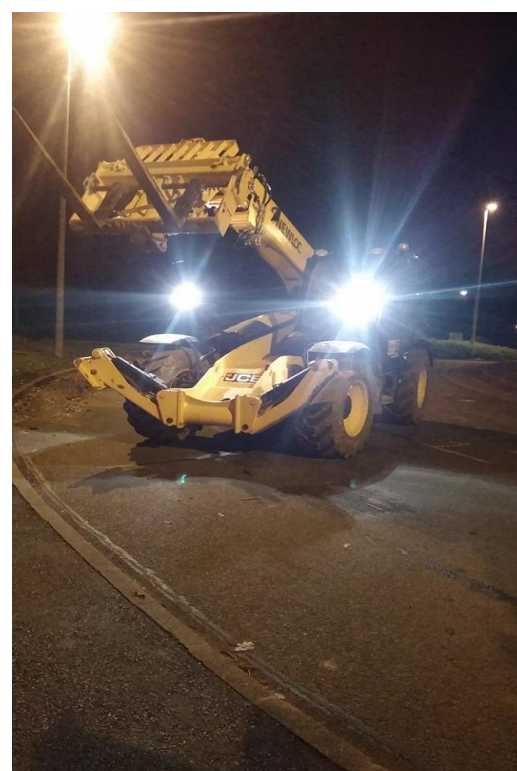
Dans une ambiance de fête au village, on fit griller quelques saucisses et on me défendit des revendications citoyennes telles que l'augmentation du salaire minimum à 1300 euros, des mesures pour réduire le nombre de sans domiciles fixes à zéro, un impôt sur le revenu plus progressif, la défense des petits commerces et villages, des taxes plus sévères pour les multinationales et moins pour les petits employeurs, un meilleur système de retraite et de sécurité sociale... Bref, j'en passe et des meilleures. Tout ne semble pas nécessairement faisable dans l'immédiat ni toujours parfaitement cohérent d'ailleurs mais je dus bien reconnaître que l'idée générale était pour le moins rafraichissante.

Maxime Batiot





Le mouvement « gilets jaunes » en France, reportage express de l'intérieur



Les textes qui vont suivre ont été écrits durant le cours de FR 681, « récit de soi et de l'autre » donné par Valérie Dusailant-Fernandes durant le trimestre d'hiver.

La consigne était d'écrire un texte à la façon d'Annie Ernaux, s'inscrivant « dans une posture d'observation participante dans UN lieu choisi du dehors, comme un espace de transport (bus, train, etc.), un espace marchand (hypermarché, centre commercial, etc.), un espace d'apprentissage (université, salle de classe, etc.) ou un espace de restauration (restaurant, café, cafétéria, etc.) ».

Avertissement : étant donné que ces textes relatent la vie réelle de jeunes gens et leurs pensées intimes, ils peuvent être assez crus ; ils n'en sont pas moins vrais.



# Au fond de mes pensées

*Lundi 11 février : Bus*

Il y a une tempête de neige. Toutes les rues sont bloquées. Il y a de gros camions au feu bleu qui passent pour nettoyer les rues, mais il y a quand même des voitures qui glissent comme jamais. Je sors de ma maison et je monte dans l'autobus deux cents express qui est censé me conduire tout droit à l'université de Waterloo. À l'entrée, je sors ma carte d'étudiante et je la tape sur la machine. Le chauffeur, qui arbore une expression inquiète et a le regard fixé sur ce temps de malheur, me dit : « merci ! » d'un ton sec. Le bus est rempli d'étudiants frustrés qui se cognent à chaque fois que le chauffeur freine en glissant sur la neige qui ne cesse pas de tomber. Le glissement me rappelle l'hiver qu'on a subi l'année dernière. Je conduisais à toute vitesse dans la tempête et soudain ma voiture a glissé à l'intersection de Homer Watson et j'aurais pu heurter un camion qui venait dans la direction opposée. Au prochain arrêt, une dizaine d'étudiants descendent à Charles Street terminal et, tout de suite, je me place sur un siège à côté de la porte d'entrée.

Une femme accompagnée de sa petite fille et poussant un chariot lutte contre le vent glacial et entre dans l'autobus avec un grand soulagement. Elle est une femme belle et jeune, aux cheveux bruns et yeux bruns. Elle porte un manteau noir qui relève très bien les traits de son visage. Sa petite fille, dont j'estime l'âge à environ quatre ans, lui ressemble. Le bus démarre à nouveau et la petite fille lui dit : « Maman! Le temps est blanc. Partout est blanc! C'est comme Noël ! ». La jeune mère lui répond : « Mon bébé, ce n'est plus Noël; tu te souviens de la petite poupée que je t'ai donnée pour Noël ? ». Et la petite fille chauve commence à rigoler avec sa petite poupée. Sa mère lui sourit et regarde la neige avec une expression toute triste. Son attitude me fait penser à la fois où on cachait à mon frère le fait que notre grand-mère avait le cancer. À l'arrêt de Grand River Hospital, la mère descend avec sa petite et remercie le chauffeur avec un ton sombre et misérable. Cette scène me fait mal au cœur; je me sens triste tout d'un coup comme si on me disait que mon enfant allait mourir. Elle est tellement petite et mignonne. Je pense que la petite fille est malade et je suis sûre que c'est grave...





# Au fond de mes pensées

*Mercredi 20 février : Le café de Charles Street*

Il est deux heures de l'après-midi et je me rends au café de Charles Street dans ce temps de merde. Il est surprenant à quel point le café est bondé de monde. Dès que j'entre, je vois une vieille femme qui occupe une table de cinq personnes avec sa copine. Les gens de nos jours n'ont vraiment aucun respect pour les autres; mais du coup, j'ai l'habitude de m'emparer d'une grande table toute seule pour faire mes travaux, sachant qu'il y a des personnes qui attendent une table pour tout simplement profiter de leur café. Dans la queue, il y a une femme qui est en train d'apaiser son bébé avec un biberon. Le bébé pleure si fort que les autres commencent à s'énerver. Je me mets dans la queue derrière la mère qui n'arrive pas à calmer son bébé. Le bébé est mignon, il porte de petites chaussures bleu clair qui va à merveille avec son teint doré. La serveuse panique à cause de la queue qui ne cesse d'augmenter. Avec le temps qu'il fait, plein de monde s'empare des boissons chaudes.

Un homme au bout de la queue avec un chapeau noir passe une commande de chocolat chaud. La serveuse lui en sert et ça lui glisse des mains. L'homme regarde son pantalon tacheté de chocolat et crie avec horreur, « AH ÇA BRULE !!! ». La serveuse toute rouge s'excuse avec profusément et essaie de l'aider à s'essuyer avec des petits mouchoirs de mauvaise qualité. Les petits mouchoirs laissent des résidus sur le pantalon de monsieur, il dit, « Ah j'suis foutu, ce n'est vraiment pas mon jour aujourd'hui! ». La serveuse s'excuse encore et l'homme se dépêche d'aller aux toilettes des hommes. Cette scène m'angoisse et me rappelle le désastre qui m'est arrivé en 2016, où je faisais du bénévolat à St. Johns Kitchen. J'ai fait tomber deux plats de salades et l'entrée. Le patron me disait que ça allait, mais, je me sentais humiliée à mourir. Je voulais faire mes bagages et partir à un endroit où personne ne me connaissait. Je me sentais mal pour elle; la pauvre!

À mon tour, je commande un café noir, sans lait ni sucre; on m'a dit que ça aide pour se concentrer. Pourtant, la première fois que j'en bu, c'était comme si mon corps avait reçu trop de caféine. Je tremblais comme une feuille - je dirais plutôt comme une mauvette. Maintenant, j'en bois



# Au fond de mes pensées

tellement, c'est comme si mon corps était accro à cette drogue. Souvent, je pense que dans mon corps, il n'y a plus de sang et que du café !

Témoin de ce qui vient de se passer, je me tiens loin de la serveuse comme une hypocrite et lui tends la main pour prendre mon café. Elle me sourit nerveusement, je lui retourne l'expression et me trouve une table à côté du mur vitré du café. La vitre donne directement sur l'intersection. J'aime voir les voitures qui passent. Parfois je me demande ce qui arriverait si un des conducteurs glissait à force de tourner et percutait directement le mur vitré contre lequel je suis justement assise. Après cette réflexion macabre, je sors ma tablette et je lis mes articles.

Un quart d'heure plus tard, une fille avec son mec entre dans le café et commence à engueuler son copain. Elle lui dit, « JE DÉTESTE QUAND TU LUI PARLES. TU SAIS QU'ELLE T'AIME. ELLE TE DRAGUE, MAIS QUEL CON! EN PLUS, TU FAIS GENRE QUE T'AIMES ÇA ». Lui, « Non bébé, je t'assure, il n'y a rien entre nous! C'est juste une copine, c'est tout! Elle, « NON, FICHE-MOI LA PAIX, JE TE QUITTE! ». Lui, humilié par les gens qui le regardent, « Bon temps pis alors, en tout cas, tu fais toujours la folle ». Elle, « OUAIS C'EST ÇA, CASSE-TOI ! », et il sort d'un air frustré. Elle commande un café en prétendant être occupée avec son téléphone. C'est vulgaire, je me sens gênée. L'amour de nos jours n'a aucun sens! Les gens se bagarrent vraiment pour des raisons insignifiantes!



# La boîte de nuit...

Dans la boîte de nuit, on voit de tout. À l'entrée, les gens se transforment et on est témoin de la libération d'une partie de leur être. Avec la musique, la foule et l'alcool qui se mélangent, la boîte crée un mirage. On fait partie d'une sorte de spectacle dans lequel on dit et fait des choses qu'on ne ferait jamais, mais jamais, à l'extérieur. Quand j'ai vraiment commencé à observer les personnes avec lesquelles étais sortie, en particulier mes propres amis, j'ai eu envie de m'asseoir et de les regarder en mangeant du pop-corn, tellement tout cela ressemblait à un film.

Normalement, je sors avec mes copines. Toutes les six en talons et en pantalons trop serrés -- une combinaison qui permet la démarche et l'allure optimale -- nous entrons dans la boîte, déjà un peu pompettes. Nous passons devant des types appuyés sur le bar avec leurs bières en main et contractant leurs muscles assez forts. Pendant qu'une d'entre nous commande les verres, les autres jettent un coup d'œil aux environs. La plupart des gens restent avec le groupe dont ils font partie, car c'est un suicide social de se trouver tout seul. À côté de moi, une fille fait la folle, s'accrochant à un mec et riant comme s'il était le roi de la comédie pour se faire peut-être payer un ou deux verres. Je croise le regard de cette fille et quand elle voit que je les examine attentivement, elle saisit le col du polo de sa proie pour le tirer plus près d'elle. Me sentant découverte, je détourne mon attention vers mes amies. Je me disais toujours que je ne serais jamais cette fille -- la fille qui se simplifie intentionnellement pour flatter l'ego d'un homme. Peut-être que la fille va me juger aussi sévèrement quand elle me verra danser avec quelqu'un plus tard, ou peut-être qu'elle pense que mon décolleté dit assez sur mon caractère.

Ma copine me dit qu'elle doit aller aux toilettes, ce qui veut dire que trois d'entre nous vont rester et trois vont y aller. On passe à côté du videur que j'ai vu jeter un gars blond deux fois plus petit que lui contre un mur parce qu'il avait trop bu. Je me concentre sur le sol et mes





# La boîte de nuit...

talons pour ne pas provoquer le délire autocratique du videur. Il ne me regarde pas. Il fixe les fesses de la fille qui marche devant moi.

Les toilettes des filles dans une boîte de nuit sont un endroit comme nul autre. C'est où on peut dire à tout le monde honnêtement qu'on a mal aux pieds tout en portant des talons trop chers. Étrangement à l'aise, je remonte mon pantalon en sautant, je fais une petite danse et je rajuste mes seins dans mon soutif sans entrer dans une cabine. Dans le coin arrière gauche, trois filles prennent des photos dans le miroir qui vont ressembler à des centaines d'autres photos prises dans ces toilettes. Devant les lavabos, une fille pleure parce que le garçon qu'elle aime est en train de danser avec une autre fille. Pendant qu'elle proclame sa mélancolie profonde alimentée par l'alcool, sa copine lui rappelle le fait qu'elle est beaucoup plus belle que l'autre fille, puis elle se tourne vers moi et me demande mon avis : « Elle est sexy, non ? ». De l'autre côté de moi, une fille sort d'une cabine en essuyant un peu de vomi du coin de sa bouche. Les hommes ne pourraient jamais saisir complètement l'opposition entre notre comportement dans un milieu naturel et ce qu'on leur montre.



# La salle du sport

Les bonnes résolutions du Nouvel An expliquent l'augmentation du nombre de personnes à la salle de sport aujourd'hui. En y allant pour la première fois après les fêtes de fin d'année j'entends les remarques décourageantes de l'entraîneur qui occupe le bureau à l'entrée et d'un fidèle de la salle : « On verra qui vient toujours dans quelques semaines ». C'est un nouvel entraîneur, il ne me reconnaîtra pas. Il me regarde. Pense-t-il que je suis une ratée qui va bientôt renoncer à sa promesse de fréquenter régulièrement la salle et de manger plus de chou kale ? Pourquoi est-ce que je me préoccupe de ce qu'il pense ?

Si tu connais au moins les bases de l'exercice, tu peux deviner ce qui motive quelqu'un à la salle de sport en l'observant. La fille dont on voit les os et les tendons est sur la vélo elliptique, avec sa queue de cheval tendue au point où ça doit lui faire mal. Ses pieds poussent la machine à une vitesse exceptionnelle, résistance basse et inclinaison haute : elle veut brûler tout ce qu'elle mange, perdre du poids. La pauvre, c'est une maladie. Le mec en forme de triangle avec sa bouteille de protéine et devant le miroir là où on trouve les haltères. Il travaille ses bras déjà gonflés aujourd'hui, il est sûr de son plan et gueule à chaque mouvement. Il veut prendre de la masse musculaire. Comment et quand a-t-il commencé ? Le type sur le tapis de course en jogging et sweat à capuche énormes paraît sur le point de soit tout abandonner soit tomber. On ne voit même pas la forme de son corps tellement il se noie dans ses vêtements et sa sueur. Il marche, brusquement : il veut transpirer, perdre cinquante livres avant Noël prochain. Ne lâche pas. La fille devant les cages à squat fait des soulevés de terre parmi les gars. Avec son soutif de sport et son legging roses assortis, chers et à la mode. Elle est forte et en est fière. Elle pourrait probablement battre n'importe quel con qui aurait quelque chose à dire sur son physique « masculin ». Et elle aime ça, ça lui procure de la satisfaction. Impressionnante.

Bonnes résolutions ou non, à la base on est tous là pour les mêmes raisons : pour se (re)mettre en forme, pour s'améliorer : la santé mentale ou physique. Mais, y a-t-il d'autres forces en jeu ici ? Un désir de se prouver quelque chose, de s'exhiber légèrement, d'être témoin de cette exhibition, de changer pour quelqu'un d'autre ? Selon moi, derrière la motivation apparente, ou malgré cela, c'est le côté plus bestial

# La salle du sport

en nous qui ressort au gym. Il y a quelque chose de particulier dans cet environnement qui nous permet de céder à nos instincts animaux ou à nos pulsions autodestructrices.

J'ai toujours ri des cris des mecs qui soulèvent des poids. C'est seulement les gars qui laissent sortir ces hurlements en s'entraînant. Il y a des femmes qui soulèvent des poids : comment s'empêchent-elles de brailler à chaque mouvement ? Ou, si elles produisent ces bruits, ils doivent attirer beaucoup moins d'attention, car je ne les ai jamais remarqués. Je m'amuse à imaginer que ces sons provocants imitent les cris charnels de ces individus à au point culminant d'un rapport sexuel. Les liens sont en fait indéniables : une grande dépense physique, le soulagement et la fierté qui viennent après, la fin d'une séance d'activité, le signe du dernier élan d'effort. C'est peut-être immature – même pervers – mais j'esquisse un petit sourire à chaque fois.

La femme qui ne porte qu'un short très court et un soutif sportif, que veut-elle ? Il est bien probable qu'elle veuille tout simplement s'entraîner. Beaucoup de monde dirait qu'elle porte si peu pour attirer l'attention sur elle, ou pour montrer son progrès au monde. Je lui accorde le bénéfice du doute, elle a simplement trop chaud pour porter plus que ça. Clairement, elle n'a pas peur des gars mal intentionnés ni des codes vestimentaires adoptés par les universités et collèges il y a quelques années. Quelle injustice de ne pas permettre à une femme d'entrer dans une salle de sport à cause de la longueur de son t-shirt. L'excuse donnée est que c'est une question de santé et de sécurité et que ça peut distraire les autres utilisateurs de la salle de sport. Exposés par la forme généreuse des t-shirts dont on a coupé les manches, les tétons des hommes sont visibles partout aux gym. Mais cela ne pose bien sûr pas de problème.

Il existe des clubs dédiés aux femmes. On entend parler des femmes qui ont peur aux gym, ou même peur d'y aller, peur des prédateurs. Peur de l'homme qui n'arrête pas de fixer les fesses de la femme sur le tapis de course. De celui qui change « par hasard » de machine et se retrouve rapproché d'une fille à chaque fois qu'elle se déplace. Je le vois beaucoup moins que je n'aurais pensé, mais quand ça arrive c'est perturbant au maximum. Nous étions mi-squat quand un garçon est venu nous demander si on était en deuxième année. Malgré nos essais très polis d'éviter une conversation – tout en continuant



# La salle du sport

notre entraînement – il ne voulait pas comprendre ce que nos réponses courtes et froides signalaient. Il voulait toujours savoir si nous aimions le café. Pour éviter la question qui allait sûrement suivre, nous avons dû lui dire très franchement que nous n'étions pas intéressées. Bien que cette rencontre et sa ténacité m'aient rendue mal à l'aise, c'est la réaction des deux témoins qui me dérange le plus. Juste à côté de nous il y avait deux femmes qui ont tout vu. Ma partenaire de sport a essayé de leur donner quelques indices du type S.O.S. Je ne comprendrai jamais pourquoi, mais elles en ont ri.

Une énorme présence masculine dans la salle ce soir ; seulement cinq femmes parmi la bonne trentaine de personnes ici. Est-ce parce que c'est la Saint-Valentin ? C'est la première fois que je passe cette fête commerciale avec des inconnus ; d'ailleurs, je ne me suis jamais sentie si seule. Je m'attendais à plus de célibataires désespérés qui essaieraient de draguer. Je me suis dit que le soir de la Saint-Valentin, il n'y aurait sûrement que des célibataires. Tous les sportifs en quête d'un compagnon ou d'une compagne. En fait, tout ce qui est santé et apparence physique est fortement lié à la santé reproductive, et donc à l'attraction. Au niveau évolutionnaire, n'est-ce pas notre vraie motivation pour faire du sport ? Pour être le meilleur partenaire possible? Nous essayons de nous convaincre que ce n'est pas ça, mais au fond, nous ne sommes que des animaux qui veulent assurer la survie de l'espèce.

## Épisodes de vie entrevus depuis la fenêtre de mon bureau à l'université

Une femme asiatique affronte courageusement le blizzard qui la frappe de plein fouet. Sa démarche, bien qu'hésitante, est régulière. Elle ne se laisse pas perturber par les éléments déchaînés. Son but ultime prévaut sur les embûches qui se dressent sur son chemin et aucun phénomène climatique ne saurait l'empêcher d'y arriver. Elle fait front diligemment et ce, avec une abnégation admirable.

Une jeune femme avec un bonnet rouge vissé sur le crâne s'étend de tout son long après avoir glissé sur une plaque de verglas. Elle chute misérablement, et lorsque son corps touche le sol, il est parfaitement à l'horizontale. Après s'être relevée, elle balaie les environs du regard pour constater si, par bonheur, personne n'a assisté à son spectacle pitoyable. Cependant, son maigre espoir d'infortune est de courte durée, elle constate rapidement qu'un couple suit ses traces de près et que celui-ci était sans aucun doute aux premières loges pour assister à sa gamelle. Ils sont maintenant informés quant à la démarche à suivre et se garderont bien de se donner en spectacle comme vient de le faire leur prédécesseuse. À petits pas, ils se risquent sur la plaque de glace et parviennent en effet à ne pas effectuer de glissade à leur tour. La disgrâce d'une personne aura au moins permis à d'autres la prudence. Aujourd'hui, une dure leçon aura été enseignée.

Le dessin des bancs en bois se découpe de sous la neige. Le paysage qu'ils dessinent dans la nuit est étonnant de tristesse. Il y a dans leur abandon par le public un message que les jours ne sont pas propices à la flânerie. Depuis plusieurs mois maintenant, il est impossible de rester dehors plusieurs heures sans risquer de perdre un orteil. Le soleil nous a quitté depuis plusieurs jours déjà et les lumières artificielles des lampadaires ne font qu'ajouter à ce décor un parfum sinistre.

La déneigeuse parvient miraculeusement à se frayer un chemin entre les bâtiments pour faire son travail salvateur. Elle est la seule qui parvient à se déplacer élégamment par ces temps hivernaux.

Son moteur puissant lui permet de déblayer le chemin aux ingrats qui jouiront de son travail sans



## Épisodes de vie entrevus depuis la fenêtre de mon bureau à l'université

avoir pour elle une pensée affectueuse. L'homme qui la conduit semble abruti par sa tâche et est lui-même en pilotage automatique. De ce balai quotidien il restera une trace sûre pour les piétons, une tentative de civiliser un espace sur lequel la nature reprend ses droits avec acharnement.

Une passante s'arrête devant la statue d'un sanglier, mascotte du bâtiment. À ma grande surprise, elle s'en approche et dégage la neige qui s'est accumulée dessus. Son geste est affectueux et absurde, elle prend même quelques instants pour le considérer avec amour avant de s'en aller. Le niveau de soin et d'attention dont bénéficie cet objet quotidien de l'espace extérieur est supérieur à celui dont certaines personnes font l'objet au quotidien. Souffre-t-elle cruellement d'un manque d'affection ou bien en a-t-elle simplement à revendre pour les créatures inanimées. Dans tous les cas, elle agit comme si à cette heure, personne ne saurait l'observer indiscrètement depuis la fenêtre de son bureau, dans le but d'immortaliser son acte improbable.



# Mes aventures

Qui aura fréquenté le département de français ces dernières semaines aura probablement entendu le cliquetis singulier de mes béquilles d'estropié au contact du sol.

Je vois souvent des sourires se dessiner irrésistiblement sur le visage de professeurs et d'étudiants alors que je passe devant leur porte et qu'ils m'entendent trimer comme si j'étais perclus d'arthrose.

C'est de bonne guerre, il vaut mieux en rire et je serai remis bien assez tôt pour qu'il ne faille pas en faire une affaire.

J'ai cependant beaucoup et rapidement appris de ce légers contretemps. Je souhaiterais donc ici-vous conter cette mésaventure ainsi que vous livrer quelque unes de mes conclusions :

En un mardi de début juin-qui avait été jusque-là tout à fait quelconque d'ailleurs- je me rendis au centre-ville afin de pratiquer mon sport favori, la varappe (connue aussi sous le nom d'escalade ou bien familièrement surnommée « la grimpe »). Après une séance tout à fait ordinaire, je grimpai un de mes derniers blocs (structure d'une hauteur de quelques mètres) et entrepris de sauter du haut de ce dernier en vue de choir sur l'un des nombreux matelas prévus à cet effet, ce qui est monnaie courante dans la discipline et que j'ai déjà accompli des centaines de fois sans encombre.

Quelle ne fut pas ma surprise quand une demi-seconde avant d'atteindre le sol à vive allure et ayant ainsi développé une énergie cinétique considérable ( $\text{masse} \times \text{vitesse}^2$ ), j'aperçu une enfant, n'ayant rien à faire sur ma zone d'atterrissage mais s'y trouvant malgré tout, le visage prêt à faire connaissance avec mon genou gauche.

Par un réflexe qui je me surprend encore alors que j'écris ces lignes, je parvins à me contusionner de telle sorte que je pus l'éviter et choir exclusivement sur ma guibole droite. Celle-ci fit malheureusement les frais de cette manœuvre désespérée et se plia à angle droit, dans une direction ne figurant pas au registre dans mouvements anatomiques sains, tout en émettant un grand « CLAC ! » qui hante encore parfois mes nuits.

Il est des chutes dont on n'est pas certain de la gravité, et il nous est alors parfois pénible d'aller voir le toubib pour s'assurer que rien n'est grave. Entendre ses os se casser en revanche, permet de dissiper ce genre de doutes sur le champ.

La suite serait délectable, je vais cependant passer les détails sanglants pour ne pas verser dans le voyeurisme. Toujours est-il que la douleur fut remarquable et que les secours furent les bienvenus.

Je pus dans les semaines suivantes faire l'expérience de la qualité des services de santé ontariens et dont je bénéficie toujours à la présente heure.

Je tiens également à saluer chaleureusement la gentillesse de tous ceux qui m'ont soutenu dans cette épreuve, en particulier mon compatriote qui a choisi de s'infliger une blessure similaire par solidarité.

Les bambins, aussi charmants soient-ils, ont du mal à se projeter dans le temps. Il leur est difficile de considérer que tel ou tel comportement est particulièrement risqué. Il y a bien une raison pour laquelle ils n'ont pas le droit de vote. Quoi qu'il en soit, je crois comprendre qu'un adulte « responsable » avait jugé qu'il était acceptable de laisser sa progéniture gambader librement dans un environnement risqué. Nous avons évité le pire, mais frôlé de beaucoup trop près.

Si ma fable devait avoir une leçon elle serait la suivante : il est bon de tenir à l'œil son chérubin quand il y a un risque qu'un adulte ne doive se mutiler pour ne pas avoir à lui refaire le portrait.





# Les Loyautés

Delphine de Vigan est une romancière, réalisatrice et scénariste célèbre en raison de ses huit romans publiés de 2005 jusqu'à présent. Dans le roman qu'elle a écrit récemment, *Les Loyautés*, sorti en 2018, il y a quatre personnages principaux dont les noms sont : Hélène, Théo, Mathis et Cécile. Ces quatre personnages partagent un lien en commun : ils souffrent tous mentalement. Au début du roman, la narratrice projette une lumière sur le premier personnage, Hélène, qui est en train d'observer un étudiant à l'école où elle est professeure. Au fil de l'histoire, Hélène dévoile que l'adolescent qu'elle surveille de loin s'appelle Théo et qu'elle le suspecte d'être victime de violence domestique. La raison de son obsession envers Théo est justifiée par la violence domestique qu'elle a elle-même subie pendant son enfance de la part de son père, au point qu'au bout d'un certain temps, elle s'est rendu compte qu'elle ne pouvait plus enfanter en raison de ses blessures.

Théo est un enfant de douze ans dont les parents sont divorcés. Sa mère est hystérique et son père est au chômage. Son meilleur ami, Mathis, qui a le même âge que lui, est le seul avec qui il peut se confier et boire de l'alcool fort de temps en temps sous l'escalier de l'école. Cécile, la mère de Mathis, est une femme qui a été traumatisée par sa famille pendant son enfance et qui a développé une maladie mentale, la schizophrénie.

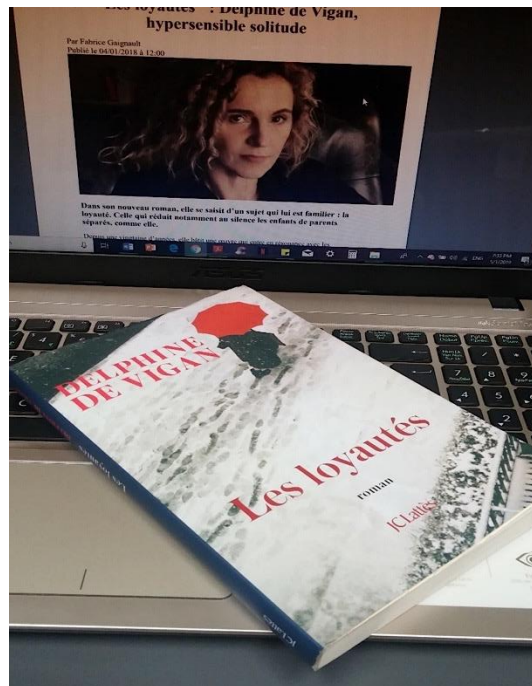


Photo prise par  
Haneesha Bhoyroo



# Les Loyautés

Ma réaction : Au début

D'après ce sommaire, on voit que Delphine de Vigan fait la présentation de personnages qui souffrent de maladies mentales à la suite de ce qu'ils ont subi pendant leur enfance. Au début, quand je lisais *Les Loyautés*, je me posais la question, pourquoi est-ce que Hélène observe cet étudiant? Pourquoi est-t-elle si intéressée par le comportement fragile cet étudiant en particulier? Je pensais que ce personnage était bizarre dès le début, mais, à force de lire l'histoire, qui fait le tour de chaque personnage et ensuite revient sur celui d'Hélène, j'ai découvert dans des détails assez troublants qu'elle avait été une enfant battue.

Ma réaction : Pendant la lecture

À la fois, je n'arrivais pas à croire comment Delphine de Vigan avait pu faire une telle révélation à ses lecteurs, parce que je ne m'y attendais pas, mais, en même temps, j'admirais la façon dont elle m'a fait rester engagée pendant toute la lecture portant sur ce personnage, et ce, jusqu'au dévoilement de son passé. Tout de suite, je me suis rendu compte que l'auteure me contrôlait et, pour moi, c'était stupéfiant parce qu'elle n'était pas physiquement présente. Delphine de Vigan contrôlait mes émotions, mes attentes et ma réaction, dès le début du roman. À travers chaque personnage, elle me dirigeait vers des pistes pour que je puisse avoir les outils afin de comprendre sa prochaine révélation.

Ma réaction : À la fin

J'étais tellement emportée par son style textuel que je me suis lancée dans une recherche afin de comprendre les théories à l'arrière de cette stratégie d'écriture qui à la fois contrôle et tourmente le lecteur.

D'après mon étude portant sur les théories de Raphaël Baroni, la tension narrative est un phénomène qui augmente l'impatience du dévoilement d'une intrigue dans une histoire et aide à amplifier le suspense et un sentiment de curiosité afin de satisfaire la réaction des lecteurs. L'œuvre de Delphine de Vigan, *Les Loyautés*, est un roman qui fait usage de cet « effet poétique », à travers des événements qui soulèvent la tension dramatique, prolongent le suspense et la curiosité pour nourrir les attentes des lecteurs (Baroni 72).

Haneesha Bhojroo

